

Catherine Soullard

## Ouverte ou fermée ?

*« Pour ne pas s'endormir, il y a une petite gymnastique à pratiquer tous les matins, comme le pianiste fait ses gammes. Cette gymnastique, c'est de dissocier le statut, le rôle et la fonction. Prenons l'exemple du cuisinier dans un hôpital. Son statut, c'est d'être cuisinier. Sa fonction, c'est de faire la cuisine. Mais quel est son rôle ? C'est celui que le malade va lui donner. C'est parfois inattendu. Il arrive qu'un pensionnaire raconte sa vie au cuisinier, alors qu'il ne dit rien à son médecin. C'est donc très important de ne pas enfermer le cuisinier dans son statut de cuisinier et de ne pas fermer la porte de la cuisine aux malades. Je pourrais prendre mon propre cas. Mon statut est d'être directeur, mais il ne faut pas se prendre pour son statut. Je dis souvent : un directeur qui se prend pour un directeur, c'est le plus fou de la bande ! »*

Jean Oury (entretien réalisé par Élodie Maurot en août 2012, paru dans *La Croix* le 19 mai 2014)

8h, à l'hôpital, un matin de décembre, pris un ticket sans comprendre pourquoi, puisque j'ai un rendez-vous avec le spécialiste depuis plus de six mois, mais, bon, j'ai tiré le ticket de la machine à tickets, et fini par comprendre qu'il était nécessaire à mon enregistrement. Ce viatique en main, je m'assois et attends que mon numéro soit appelé. En attendant je regarde ce que j'ai devant moi.

Les trois hôtesse dont les bureaux se jouxtent, en postes ouverts, accueillent les patients, leur font des fiches, les dirigent vers telle ou telle salle d'attente, les réorientent quand ils se trompent de service, les calment quand ils râlent. Des portes s'ouvrent, se ferment, les gens arrivent, hésitent devant l'appareil à tickets, cherchent une place, regardent le cadran des numéros qui stationnent à l'écran, s'impatientent, s'interrogent, vont voir, se rassurent mais ce qui définitivement me retient, c'est la pantomime des blouses blanches.

Le port de la blouse blanche à l'hôpital remplit une première fonction de bouclier hygiénique vis-à-vis du patient et de protection des vêtements contre d'éventuelles souillures, il permet même de gommer la différence sexuelle ; la blouse est aussi un outil, sorte de vaste tablier dont les poches, auxquelles les stylos s'accrochent, peuvent être remplies de différentes choses plus ou moins essentielles à l'exercice du métier ; enfin, elle joue un rôle symbolique de mise à distance en réception et en projection. Protection, barrière physique et psychique, identification et reconnaissance. La blouse est blanche pour suggérer la propreté, l'hygiène, le sérieux, la disponibilité, même si avec le temps et les lavages répétés le blanc initial devient grisé. En bref, la blouse blanche est une façade chargée d'exposer une représentation idéalisée de la profession soignante, elle est d'ailleurs fournie gratuitement, régulièrement changée et entretenue par la lingerie des établissements de santé et son port imposé. Mais si elle est machinalement enfilée par le personnel hospitalier, elle n'est pas portée par tous de la même façon. Loin s'en faut. Il y a là tout un jeu théâtral, une sorte de parade, très amusante, du moins à observer.

Certains médecins semblent être fibulanophobes. Ce sont souvent les mêmes qui arborent un badge rouge avec leur nom en blanc, spécifique de l'Assistance Publique : comprendre « classe supérieure », voire « hors classe »... La blouse flottante se mouvant au gré de la démarche a du panache, il est vrai ; cape de Zorro, blousons de caïds, gilets de cow-boy, chevelures de motards et de créatures de rêve, ce qui flotte au vent est image de liberté, d'intrépidité et de vaillance. L'allure se fait alors martiale, les pans de la blouse deviennent et donnent des ailes, et de l'assurance (feinte ou réelle) au léger surplomb crâneur, voire à l'arrogance, il n'y a plus qu'un souffle, les blouses ouvertes génèrent leur propre vent et c'est avec elles qu'il semble loisible d'en faire. Le tissu qui balance de part et d'autre du corps, c'est l'ego qui en caniche parade au rythme des jambes. S'exonérant du boutonage, les porteurs de blouses ouvertes le font en général aussi du salut et du sourire<sup>1</sup>, ils regardent haut, droit devant, jamais de côté où la rencontre d'un visage pourrait les retenir, ils vont fièrement, mannequins défilant sur un podium, médecins sur scène, au théâtre, là où couloirs, salles d'attente, vastes espaces autorisent le spectacle. En consultation singulière ou en cabinet privé, les blouses sont presque toujours fermées. Ce n'est donc pas la phobie des boutons ni des boutonniers qui empêche les médecins de boutonner leur blouse – mais alors, quoi ?

<sup>1</sup> Les médecins, dans leur plus grande majorité, exercent leur métier avec humilité et droiture, sourient, répondent aux questions de leurs patients, et boutonnent leur blouse ; et s'ils ne le font pas, c'est le plus souvent par négligence comme quand, fatigués par une garde, ils se contentent de l'enfiler sur un pyjama bleu pas très net. Si j'ai pris la liberté d'en stigmatiser ici certains, c'est qu'ils me paraissent jeter un discrédit fâcheux sur l'ensemble d'une profession qui fait ce qu'elle peut pour soulager, soigner et guérir.

Catherine Soullard est née en 1955. critique de cinéma, écrivain, a été productrice à France-Culture (Les Nuits magnétiques, Les Chemins de la connaissance) et collaboratrice au Monde de l'éducation, à Études, à la Revue des deux mondes. Derniers ouvrages : *Mal dedans* (éd. Pierre Guillaume De Roux, 2011), *Vous avez Jupiter dans la poche* (éd. Pierre Guillaume de Roux, 201X). *Suzanne, 1947* paraîtra en sept. 2017 (éd. Pierre Guillaume de Roux).